

Malgré nous ou malgré tout¹

Christian Cavaillé

Résistance(s)

Les résistances des hommes, des sujets et des citoyens font obstacle ou font face à diverses oppressions et agressions externes ou internes. Elles incorporent et prolongent sans doute des résistances physiques, physiologiques et psychologiques. Nous présumons qu'il n'y a pas de résistance en général, le mot-concept de résistance tel que nous l'employons ici ne désignant pas une « essence » commune aux diverses espèces de résistance mais des ressemblances reconnues de proche en proche entre divers actes, comportements ou expressions dans diverses situations. Les résistances humaines sont aussi bien interhumaines qu'intra-humaines ; elles peuvent prendre des formes extrêmes d'oppositions à l'inhumain et se faire elles-mêmes inhumaines ; elles ont une inégale ténacité, suscitent en retour des résistances opposées, peuvent s'avérer autodestructrices (comme dans certaines réactions immunitaires de rejet) et aucune d'entre elles ne va de soi : même si, dans tout rapport de forces, la résistance est comme mécanique et instinctive, il est toujours possible de résister à cette résistance ; d'ailleurs, résister n'a ne sens que si l'on peut aussi ne pas ou ne plus résister. Résister pouvant étymologiquement signifier s'arrêter, tenir ferme et-ou tenir tête, faire face², il y a résistance et résistance : résistance passive et résistance active, résistance faible et résistance forte, résistance sourde et résistance ostensible, résistance inorganisée et résistance organisée, résistance en situation de paix et résistance en situation de guerre, résistance pacifique et résistance armée (cf. les deux versions du *Déserteur* de Boris Vian).

¹ Une première version de ce texte est parue dans la Revue "Approches", *Résister*, Paris, N° 168, Décembre 2016.

² "Résister" procède de *resistere*, s'arrêter, tenir ferme ou faire face, tenir tête ; *sistere*, faire se tenir prend sens par rapport à *stare*, se tenir et à *tenere* (cf. *retinere* : retenir, arrêter, contenir) ; en général *sistere* signifie une manière d'être ou d'agir moins stable que celle du *stare* et moins ferme que celle du *tenere* ; cf. aussi *resiliere*, rebondir dont procède "résilience".

Nous ne parlerons pas de toutes les résistances ni de toutes les résistances humaines (comment le pourrait-on d'ailleurs ?) mais de résistances individuelles ou collectives à la fois humaines et civiles ou civiques et citoyennes. En mettant entre parenthèses la légitime héroïsation « pour toujours » exemplaire de la Résistance comme fait accompli et afin d'être au plus près de la résistance au sens le plus restreint et de son commencement (de son « héroïsme caché »), nous chercherons à privilégier les moments et les actes qui précèdent la lutte organisée, ne sont pas assurés de pouvoir tenir longtemps et encore moins de vaincre. Il faut pour cela être attentif à des situations où il est difficile et dangereux de résister, de résister quand même, quand on allait se résigner ou même après s'être d'abord résigné comme malgré nous. Mais notre analyse de la résistance restera verbale et trop générale si elle n'est pas étayée par l'examen des principes historiquement établis et fondés qui la légitiment ainsi que par l'étude dans une histoire au présent des formes et des faits de résistance.

Droit de résistance et faits de résistance

Les Déclarations fondatrices des États-nations et des États de droit dans notre modernité politique reconnaissent et formulent le droit de résistance ; dans la Déclaration française de 1789 c'est un des « droits naturels et imprescriptibles de l'homme » à côté de la liberté, de la propriété et de la sûreté. Ce droit est quelque chose de plus que la sûreté, laquelle correspond à l'*habeas corpus* établi par La Grande Charte anglaise de 1215, soit le droit de ne pas être arbitrairement emprisonné, droit qui implique l'obligation de ne pas résister aux forces de l'ordre légitime et légal. Les Déclarations de 1793 ont voulu ajouter l'égalité, la garantie sociale et le droit-devoir d'insurrection « quand le gouvernement viole les droits du peuple ». Le droit de résistance est lié au droit d'opposition, à celui de changer de gouvernement et même de constitution (cf. la Déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776). La Déclaration de 1789 suppose que le pouvoir peut être ou devenir oppresseur ; elle reconnaît aux citoyens le droit de résister même à un pouvoir républicain légitime lorsqu'il s'écarte des principes constituants, mais elle ne dit pas si elle reconnaît seulement le droit à une résistance respectueuse et non violente, ou bien également le droit au soulèvement et à la rébellion. La *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* proclamée par les Nations Unies en 1948 précisera : « il est essentiel que les droits de l'homme soient protégés par un régime de

droit pour que l'homme ne soit pas contraint, en suprême recours, à la révolte contre la tyrannie et l'oppression ». Dans un droit raisonnablement pacificateur qui reconnaît la possibilité de la violence mais veut la rendre exceptionnelle, le droit de résistance procède du droit de nécessité et de la légitime défense dont la violence n'est autorisée qu'en toute dernière extrémité.

Le droit de résistance et son institution furent philosophiquement soutenus et fondés par Locke, par Fichte, mais aussi contestés et rejetés ou réduits par Hobbes, par Kant¹. Ainsi Kant, s'il n'exclut pas complètement le droit de résistance, le restreint drastiquement ; la loi publique étant conforme au droit qui limite la liberté de chacun pour assurer la liberté de tous, le pouvoir qui la fait respecter au besoin par la contrainte est irrésistible, et l'on ne doit ni ne peut s'opposer à lui par la résistance ou la rébellion car il serait contradictoire de permettre une résistance contre une puissance suprême qui, alors, ne serait plus suprême mais limitée (*Théorie et pratique*, II, 1793) ; cependant, Kant distingue dans une constitution « limitée » la résistance « active » qui contraindrait le gouvernement, résistance exclue, et la résistance « négative », soit le refus des représentants du peuple de consentir dans certains cas aux exigences du gouvernement, résistance permise ; des États républicains sont instaurés lorsque le despotisme se réforme ou qu'une révolution triomphante oblige très juridiquement les citoyens à se soumettre au nouvel ordre des choses en dépit de son commencement illégal (*Doctrine du droit*, II, I^{re} sect., rem. A, 1796).

Ces principes et les débats sur leurs fondements ont fait époque en faisant reconnaître à côté du fait des résistances, des révoltes et des révolutions, le droit de résister - au moins ce droit-là - et le fait de ce droit. Par la suite s'est ouverte une autre époque dans laquelle ces principes viennent seulement à l'appui d'un mouvement tenu pour quasi irrésistible de l'histoire, mouvement composé de résistances et de soulèvements offensifs multipliés, convergents, moteurs de la transformation du monde par et dans les luttes cherchant à réaliser pour tous et sur tous les plans la justice, d'une façon progressive ou révolutionnaire. Cette époque n'est plus tout à fait la nôtre même si tous ses espoirs sinon toutes ses réalisations sont inoubliables comme les principes de la précédente.

¹ Hobbes est le contemporain de guerres civiles, Locke réfléchit sur la "Glorieuse Révolution" anglaise, Kant et Fichte (qui parle d'un "droit de révolution") sont des contemporains de la Révolution française.

Mesurant à ces principes et à cette histoire nos propres possibilités de penser et d'agir, ne serait-ce que pour résister à l'air du temps (le fond de l'air effraie, n'est-ce pas ?), discernons les diverses résistances qui s'imposent à nous et à notre examen aujourd'hui.

Une première sorte de résistance procède des oppositions internes à la République dans des luttes où les adversaires privilégient l'un ou l'autre des droits imprescriptibles formulées en 89 et en 93. Il semble bien que les tenants de la liberté et de l'égalité conjointes ainsi que de la « garantie sociale » sont sur la défensive et que sont à l'offensive les tenants de la liberté sans égalité, de la propriété (comme appropriation sélective sinon exclusive des pouvoirs) et de la sûreté (identifiée à la sécurité).

Une seconde sorte de résistance, la résistance à la réduction de la lutte des classes à des luttes concurrentielles, prolonge les luttes de la précédente époque en s'opposant à la domination du capitalisme mondialisé et financiarisé.

D'autres résistances sont plus spécifiques de l'époque présente : la résistance à la disparition d'un horizon d'espoir dans un monde commun, résistance au double enfermement dans les cernes de l'environnement global et d'un environnement local ainsi qu'au productivisme destructeur ; la résistance à la coalescence plus que menaçante en divers États du libéralisme en économie et d'un nationalisme politique à la fois populiste, sécuritaire, autoritaire et identitaire ; la résistance à la réduction des conflits cosmopolitiques à un face à face entre ces États et des pouvoirs, organisations ou mouvements politiques se réclamant de la théocratie (coalescence du politique et du religieux) ; la résistance à une autre alternative ruineuse, celle d'un mode de vie moderniste et consumériste qui use sans réserve de tous les nouveaux moyens techniquement disponibles et de modes de vie traditionalistes, conservateurs ou ascétiques ; la résistance aux pouvoirs installés des experts en technicité, en gestion, en évaluation, en médiatisation ; la résistance au scepticisme et au nihilisme...

Dans ce diagnostic pessimiste (et qui ne prétend être ni exhaustif ni absolument objectif) résister apparaît comme une ultime recours, l'unité des diverses résistances peut à peine être entrevue, chaque résistance risquant de détourner des autres en les affaiblissant, en même temps qu'est célébrée et spectacularisée une résistance de convention (« Résiste, prouve que tu existes ! »). Pour résister à une résignation de « malgré-nous » qui pourrait s'ensuivre et plutôt que de parier sur la convergence des résistances, il nous semble qu'il faut plutôt tableter - ce serait notre ressource restante - sur

les ressemblances de proche en proche entre les résistances ; faute de faire apercevoir un horizon commun ces ressemblances permettent de ne pas désespérer, de tenir de diverses façons, côte à côte et malgré tout (peut-être s'agit là d'une autre sorte d'horizon). Pour affiner l'examen des ressemblances à travers et malgré les différences entre les résistances en même temps que celui des situations extrêmes et des situations incertaines, considérons des textes antérieurs et postérieurs à ceux qui ont posé les principes du droit de résistance et postulé la convergence émancipatrice des résistances et des luttes.

La Boétie, Montaigne, Chalamov

Dans son *Discours de la servitude volontaire* (1548 ?) La Boétie s'interroge avec insistance sur ce qui rend possible la tyrannie comme soumission d'un très grand nombre d'hommes à un tyran alors qu'ils pourraient tous ensemble le renverser et que chacun pourrait au moins cesser de lui complaire servilement. Ils servent, endurent, consentent, moins sous l'effet de la contrainte qu'ils pourraient subir en différant prudemment leur opposition que sous l'effet d'un enchantement, fascinés qu'ils sont par le nom de celui qui les rassemble dans cette sujétion. Des explications complémentaires tentent de rendre raison de cette servitude : puissance de la coutume sur ceux qui n'ont jamais été en liberté, défaut d'une éducation à la liberté, dépendance à l'égard d'un pouvoir qui distribue du pain et des jeux, sanctification du pouvoir absolu par la religion, établissement d'une tyrannie transitive et pyramidale avec de haut en bas des tyranneaux tyrannisés qui tyrannisent. Mais l'énigme de la liberté capable d'autodestruction persiste alors que la liberté fraternelle est originelle et destinale, l'homme étant « né pour la liberté », pour la liberté ardente et résolue du sentiment, du désir et de la volonté. La Boétie cherche les mots qui pourraient dire la paradoxale conjonction d'affirmation et de négation qui affecte en son tréfonds la liberté jusqu'à l'auto-annulation. Pour être libre, il suffirait de le désirer et de le vouloir. Il suffirait pour cela de décider de ne plus servir (forme faible de résistance) ; non seulement les esclaves du tyran en sont incapables, mais ils sont devenus inférieurs aux animaux dont la vigoureuse ardeur combative s'oppose aux forces qui les emprisonnent (forme forte de résistance) ; c'est à propos des animaux que La Boétie parle de « résistance » (seule occurrence du terme dans son texte à notre connaissance) : « résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds ». Ses formulations affrontent une difficulté d'expression que l'on a l'habitude de résoudre à coups d'oppositions

binaires : résistance ou résignation, résistance passive ou résistance active.

Montaigne, sans se référer à celui dont il fut l'ami et le premier lecteur, emploie assez souvent les termes « résistance » et « résister » ; d'une façon plus précise, à propos de l'altération, de la corruption et de l'inclination vers le mal, il emploie les expressions : « s'opposer », « appuyer [contrecarrer] et retarder de sa puissance » et « suivre envis », cette dernière expression pouvant signifier ne suivre que malgré soi la pente ou suivre en résistant (*Essais*, III, 9). Commentant les réflexions plutôt politiques de La Boétie à partir de celles, plutôt morales, de Montaigne, nous dirons que les assujettis ont perdu par autodestruction complaisante la capacité de résister de quelque façon que ce soit : s'opposer en faisant face, en objectant, en refusant, contrecarrer sans violence en gênant, en freinant, mettre de la « mauvaise » volonté dans l'obéissance. Montaigne invite à reconnaître et à exprimer une grande diversité de formes et de degrés de résistance, son conservatisme prudent faisant qu'il ne parle que de certaines d'entre elles. Plus vigoureusement critique et politique, La Boétie dénonce l'abaissement des hommes.

Chalamov, dans les *Récits de la Kolyma* (datés de 1954 à 1972), insiste sur la rareté des résistances de libération dans les camps sibériens, résistances aussi rares que les hommes libres dans les tyrannies installées dont parle La Boétie : évasions et rébellions organisées, actes et rapports discrets de solidarité, d'estime et de respect entre des détenus, remémoration et récitation en solitaire ou à plusieurs de poèmes pour faire face au dénuement et à l'avilissement en donnant voix au « besoin de poésie ». C'est l'acharnement à survivre qui fait tenir les détenus, même si beaucoup en viennent à céder, car l'homme, écrit Chalamov, est « le plus résistant » et « le plus endurant » de tous les animaux. Dans les camps, l'homme « touche le fond », l'ordonnance finalisée, hiérarchisée et rassurante des quatre règnes (minéral, végétal, animal, humain) est subvertie ; l'homme ne se distingue de l'animal que par son acharnement à survivre à tout prix et parce que le regard qu'il porte au-delà de lui-même est un regard douloureusement étonné et admiratif vers l'en-deçà, vers le végétal et le minéral, vers des puissances naturelles capables d'une résistance infiniment plus forte que la sienne. Dans le sol gelé, le roc et le permafrost conservent les monceaux de cadavres et empêchent leur décomposition, les traces du crime de masse ne pouvant être supprimées mais recouvertes et redécouvertes. Le pin

nain, « arbre de l'espoir » se redresse au printemps et de petites branches desséchées de mélèze plongées dans l'eau reverdissent et embaument. La prose poétique et tragique de Chalamov incorpore dans des mots et des images à vif le contraste déchirant entre l'extraordinaire des actes de la liberté rebelle, l'ordinaire de la survie animale et plus qu'animale, l'extériorité inaltérable de la persistance minérale et de la capacité de résurrection végétale. Contraste tourmenté et inquiétant entre des manières de résister que l'homme est capable de reconnaître, mais incapable de rassembler.

Ces textes attentifs aux situations extrêmes nous incitent à revenir sur nos propres formulations et à réfléchir sur leurs limites.

Résistances des concepts, des images et des mots

Concentrons-nous dans une grammaire de la « résistance » sur les concepts et les mots qui rassemblent des ressemblances, donc des images, au travers de variations, de différences et de nuances. La *résistance* est une forme d'*insistance*, elle est approximativement située entre le non-agir et l'agir constitué d'actes d'opposition résolue ; dans le non-agir on ne peut tout à fait identifier réserve, suspens et résignation ; en jouant sur les préfixes on distinguera la *mésistance* (l'absence de résistance en deçà du refus de résister), la *désistance* (le retrait ou le suspens), la *restance* (une capacité de résister persistante mais une ressource en souffrance qui a pu se manifester mais ne le fera pas nécessairement à nouveau), l'*obstance* (une manière de faire obstacle sourdement)¹. Notons que le non-agir taoïste – c'est son ambiguïté – peut prendre la forme de la *mésistance* ou de la *désistance*. À la jointure de l'activité et de la passivité, la *résistance-obstance* est une passivité qui s'active, souvent d'une façon aussi peu active et affirmée que possible (cf. le « suivre envis » de Montaigne et le « Je préférerais ne pas » du Bartleby de Melville) ; elle intervient entre négation faible et négation forte sans être nécessairement un refus clamé haut et fort, une désobéissance civile ostensible, un soulèvement ou une rébellion, tous actes dont on ne sait s'ils dépassent cette élémentaire résistance ou s'ils en sont la forme la plus active, la plus forte et la plus manifeste ; en tout cas elle ne prend pas toujours ou elle ne prend pas d'abord la forme d'un refus tranchant ou d'un soulèvement qui rompent la continuité du consentement

¹ *Désistance* et *restance* sont des néologismes introduits par Jacques Derrida et auxquels nous ne donnons pas ici tout à fait le même sens que lui.

avant d'avoir à faire preuve d'endurance. Comme mode de l'insistance la résistance se manifeste inégalement dans les instances stabilisées en allant à l'encontre des actes les plus constants et réguliers. Nous supposons ici que le concept d'insistance désigne une ressemblance entre les divers aspects irréductibles du réel dans le monde : consistance, changement et mouvement, effectivité et effectuation, échange et communication, essai et épreuve. Le concept de résistance serait en quelque sorte transversal : la résistance comme manière insistante de tenir contre ce qui menace la consistance constitutive ; la résistance comme puissance en devenir croissant ou décroissant entre réserve et soulèvement (entre *Le silence de la mer* et *L'armée des ombres*) ; la résistance comme un fait qui se produit et s'inscrit dans l'action-réaction réciproque de l'effectivité (*die Wirklichkeit*) et des effectuations¹ ; la résistance comme acte communicatif ayant des répercussions de proche en proche en provoquant et sollicitant des résistances semblables ou opposées ; la résistance comme manière dont l'être au monde, l'être humain, le sujet et le citoyen tiennent à l'épreuve. Il faut en même temps et aussi clairement que possible reconnaître cet autre aspect du réel qu'est l'indistinction ou l'indétermination, aspect qui ne peut être que circonscrit et partiellement réduit ; il est notamment difficile de distinguer résistance passive et résistance active, résignation et réserve ou suspens. Comme l'irréductible atome épicurien dont le mouvement échappe par un écart infime en un lieu et en un temps indéterminés à la chute verticale et rectiligne que détermine son poids, la résistance est toujours et partout possible mais ne se laisse pas exactement cerner car elle ne s'inscrit pas d'une façon certaine dans un processus à la fois nécessaire et finalisé. Et la résistance ne va pas plus de soi que la distinction stoïcienne entre ce qui dépend de soi et ce qui ne dépend pas de soi, que seule une résistance résolue aura été capable de tracer. Les concepts dont nous parlons ressaisissent des mots et des images ; nous n'examinons pas ici (au-delà des réflexions sur Chalamov) la manière dont les images et les mots sans concepts ou subordonnant les concepts à leur force et à leur mouvement peuvent dire et soutenir la résistance, dénoncer

¹ Deux manières très différentes de penser l'effectivité comme interaction : celle de Hegel pour lequel l'action réciproque ou causalité mutuelle préfigure l'unité du concept comme "unité de l'unité et de la différence" (*Logique*, II, 3^e section, chap. 3^e) et celle de Nietzsche pour lequel sont en confrontation des volontés de puissance actives ou réactives irréductiblement différentes (*Par-delà bien et mal*, §§ 19-23, 36).

l'absence de résistance et la pseudo-résistance complice, être eux-mêmes résistants. Soit le mot « tenir » dont nous avons souligné l'importance ; Karl Kraus dans *Les derniers jours de l'humanité* (1915-1919) accable de sarcasmes ceux qui, au cours de la Grande Guerre, clament à l'arrière qu'il faut « tenir bon » ; Paul Celan écrit dans *Renverse de souffle* (1967) : « TENIR DEBOUT, dans l'ombre /du stigmaté des blessures en l'air. »

Mais à quoi résistent ces concepts, ces mots, ces images de(s) « résistance(s) » notamment dans un article de revue comme celui-ci ? Ils constituent l'une des nombreuses résistances dont nous avons parlé, dans des conditions où l'on peut seulement résister et où les diverses luttes sociales, politiques et culturelles ont un caractère défensif (nous aimerions être démentis par la multiplication et la convergence de luttes offensives et inventives). Mais il s'agit surtout d'une lutte dans et par les concepts, les mots, les images, d'une résistance indirecte à toutes les oppressions par une résistance directe à leur marchandisation, à leur entoilement informatisé et à leur médiatisation-spectacularisation. Ainsi l'usage philosophique et critique des concepts ressaisit des notions très communes, conforte, étend ou délimite leur sens en faisant varier leur extension et en esquissant des aperçus synoptiques ; il contrecarre le traditionnel usage idéologique des notions dans ce qu'il a d'inévitablement réducteur comme l'usage banalisé et stéréotypé du mot « concept » qui désigne plus récemment les caractéristiques organisées d'un produit en fonction de sa vente et de sa consommation ; il contrecarre aussi les prétendues recherches que pilotent des algorithmes par une catégorisation automatisée ; notons qu'il résiste à la fois à cette hypermoderne et très technique exclusion et à la sempiternelle dénonciation de l'abstraction conceptuelle.

Cependant, concepts, images et mots dans divers genres et domaines font beaucoup plus que résister : ils produisent et suscitent des mouvements intellectuels, imaginatifs et sensibles, inventifs, voire subversifs. Mais leur implication dans l'organisation et la transformation du monde (des conditions matérielles et notamment institutionnelles d'existence) est et ne peut-être que résistante, *a fortiori* lorsque les mouvements politiques les plus soucieux de liberté et d'égalité sont sur la défensive ; en ce sens, les textes et les paroles les plus critiques, les manifestes et les programmes les plus radicaux, les mots les plus violemment rebelles ou transgressifs sont des actes seulement résistants. Précisons : dans le *Traité des autorités théologiques et politiques* (1670), Spinoza veut établir que la sécurité et la liberté

optimales dans un État ont pour condition la distinction des paroles et des actes, celles-là devant être laissées libres, ceux-ci pouvant être poursuivis. Risquons une généralisation en postulant (comme Spinoza d'ailleurs) que « la liberté d'expression » ne se réduit pas à celle des opinions et des convictions, qu'elle est aussi celle des actes de langage et des « œuvres de l'esprit » capables d'improvisation et d'invention dans des concepts, des mots, des images qui, de diverses façons, explorent le réel, l'interrogent, sont en quête de sens et de vérité. Ces recherches comptent parmi les actes les plus libres, elles sont plus libres que les actes défensifs ou offensifs dans les multiples rapports de pouvoir, plus libres que les actes politiques de lutte pour ou contre le Pouvoir ou dans son exercice. Liberté restreinte (plus ou moins restreinte) de l'action politique même émancipatrice, au regard de la liberté d'expression inventive, transgressive et extensive, mais dont l'action (au sens d'action efficace organisée) est restreinte. Il est vrai que les expressions sont aussi des actes, que ces actes s'inscrivent dans des pratiques sociales, culturelles, etc., que les concepts scientifiques sont opératoires, ont déjà un caractère technique avant toute application, que des formes d'expression engagées, intervenantes, militantes se mobilisent et sont mobilisées dans les luttes politiques, sociales et culturelles. Ces dernières ne sont pas fatalement asservies ou instrumentalisées mais elles sont en quelque façon limitées et cette limitation est le premier trait de l'idéologie comme celui de toute organisation politique. La puissance de la liberté d'exprimer au sens que nous lui avons donné et la puissance transformatrice des conditions de vie sont certainement nécessaires l'une à l'autre mais les tentatives de les unifier strictement de telle ou telle façon - théologique, métaphysique, dialectique, idéologique - sont vouées à l'échec ou sont limitatives de la liberté d'expression et des libertés en général. L'insistance et la persévérance des expressions libératrices dans les plus hautes activités intellectuelles et artistiques comme dans les plus ordinaires entretiens soulignent les limites des opinions et des idéologies en résistant à l'air du temps, en confortant indirectement des formes de vie émancipées et plus indirectement encore des luttes politiques défensives dont on peut seulement espérer aujourd'hui qu'elles deviennent offensives. Que faire sinon résister ? Cette question et cette réponse ont quelque chose de restrictif car elles relèvent principalement de l'aspect effectuation-effectivité dans un agir lié à un faire lui-même lié à l'efficacité. La liberté d'expression ne fait effectivement que résister aux conditions dans lesquelles elle s'exerce mais elle fait plus que résister dans ses œuvres.

Aucun éclaircissement ne peut supprimer cette discordance de l'expression et de l'action (formulation sommaire) ni supprimer cet irréductible aspect du réel qu'est l'indistinction dans (ou de) certaines situations avec le risque de confusion entretenu par les résistances à la résistance et par un exercice confortable de la liberté d'expression dans lequel il arrive que la résignation prenne le masque de la résistance et la pose de la rébellion. Et il n'est pas impossible que la résistance soit autodestructrice ou qu'elle se réduise à un mouvement de rancœur et de ressentiment ou qu'elle disparaisse dans la *mésistance*, la *restance* et plus simplement dans la résignation docile. À l'épreuve de la difficulté, de la facilité et de l'indécidable c'est décidément malgré tout que l'on choisit de ne plus s'abandonner et-ou de refuser en faisant face.

Les « malgré-nous » furent ces jeunes alsaciens et mosellans enrôlés de force dans l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale, aux côtés de ceux qui s'engagèrent ; certains d'entre eux désertèrent ; quelques-uns firent partie de la division *das Reich* de sinistre mémoire. À l'égard de tout ce à quoi il n'est pas impossible de résister et peut-être au défi de l'impossible, nous sommes et nous ne sommes pas des malgré-nous, nous sommes et nous ne sommes pas encore, ou pas assez, des malgré-tout rétifs, récalcitrants, résolus, résistants.
